

*Accompagner la naissance
pour l'adoption*

Collection « 1001 BB »
dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux...

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Accompagner la naissance pour l'adoption

Judith et bébé Joséphine

Claudine Schalck

Préface de
Julianna Vamos

1001 BB - Du côté des parents

ères

Table des matières

Conception de la couverture :
Corinne Dreyfuss
Réalisation :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-3016-0
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Préface, <i>Julianna Vamos</i>	9
Jeudi 29 avril.....	17
Vendredi 30 avril.....	20
Lundi 3 mai.....	21
Mardi 4 mai.....	40
Mercredi 5 mai.....	50
Jeudi 6 mai.....	63
Vendredi 7 mai.....	79
Mardi 11 mai.....	89
Mercredi 12 mai.....	99
Vendredi 14 mai.....	106
Lundi 17 mai.....	116
Mardi 18 mai.....	123
Mercredi 19 mai.....	129
Vendredi 21 mai.....	140
Mardi 25 mai.....	148
Mercredi 26 mai.....	151
Vendredi 28 mai.....	162
Lundi 31 mai.....	175
Mardi 1 ^{er} juin.....	211
Mercredi 2 juin.....	223
Lundi 7 juin, île de Ré.....	233

Aux mères de naissance
Aux enfants adoptés

« *Au commencement est la relation.* »
Martin Buber

Préface

Derrière le récit passionné et empathique de Claudine Schalck, il y a l'élaboration minutieuse d'un dispositif. Pour oser vivre et se laisser prendre dans une telle proximité, entre sage-femme et patiente, faire avec autant d'émotion un récit de cette expérience singulière, il fallait un cadre solide.

Ce livre est le témoignage de la mise en actes d'une pratique élaborée au sein de la maternité des Bluets à Paris pour les femmes qui sont amenées à accoucher sous anonymat et laisser leur bébé à une future famille.

La rencontre d'une femme avec nous, la rencontre d'un bébé avec nous avant son départ vers une pouponnière, offrent des occasions d'échanges essentiels. Voilà le carnet de bord de l'accompagnement de la jeune mère Judith, un itinéraire relaté par Claudine Schalck, sage-femme, elle-même accompagnée par son écriture, avec cette démarche précise et exigeante que nous avons pu mettre en route dans

notre équipe. Ce récit était destiné dans un premier temps à servir de support et de matériel de transmission pour continuer à travailler le dispositif mis en place.

Grâce à la capacité d'une écriture fluide et fidèle, nous pouvons suivre les moments décisifs de la vie de ces deux personnes, mère et bébé, à travers des actes, des gestes et des paroles qui ont pu donner à chacun une direction de vie et un projet, faisant de cet événement originaire de la vie, une origine véritable.

Avant ce cadre, mis en place dès 2003, et retraillé au fur et à mesure, nous avons connu des naissances dans l'anonymat plongeant mère, bébé et soignants dans des désorganisations majeures, malgré tous les efforts et les remises en question réalisés par l'équipe. Ballottés entre notre volonté de suivre le désir de la mère, qui elle-même perdue, ambivalente, rencontre puis lâche son bébé, et le désir de protéger le bébé, nous avons à batailler avec des projections massives qui nous déchiraient autant que le bébé et la mère.

L'intérêt de ce livre est de permettre de suivre une démarche avec son cadre lui-même intériorisé, assimilé et contenant. La mise en place de ce dispositif s'adresse à la fois à la mère, au bébé et aux soignants.

Nous soutenons la mère par un accompagnement global, corporel et psychique, avec une attention

continue pour ses mouvements personnels et particulièrement ses ambivalences, sa culpabilité et ses angoisses vis-à-vis du bébé. Nous cherchons à élaborer ensemble un projet à la fois pour elle et pour le bébé, à chaque étape de la grossesse, de la naissance et pour l'après. Nos efforts et notre attention se concentrent sur le respect de l'ensemble des décisions élaborées en prénatal jusqu'à son départ ou celui du bébé.

Ces dernières peuvent être maintenues dans l'imédiateté postnatale grâce à la loi qui permet deux mois de réflexion pour éventuellement revenir sur la décision de confier l'enfant à l'adoption.

Pendant la grossesse, l'accompagnement de la sage-femme prend forme à travers le travail corporel pour préparer la naissance et l'accouchement. L'effort pour différencier le bébé de la mère provoque chez la plupart des femmes l'apparition d'une attitude empathique et la capacité de s'identifier avec lui. Nous aidons la mère à assumer sa part adulte, inscrite dans la différence générationnelle. Nous préparons avec elle tous les détails importants pour la naissance et son séjour en post-partum : l'accouchement et la première rencontre accompagnée avec le bébé, la durée du séjour, l'hospitalisation du bébé à un autre étage, les rencontres médiatisées entre elle et l'enfant.

À la naissance, en postnatal, nous désignons un soignant référent pour la mère. Nous l'invitons à

laisser par écrit des éléments de sa vie qui pourraient être importants pour l'enfant plus tard s'il recherche son histoire.

Le bébé est considéré à part entière avec sa propre perspective de vie. Les soignants sont engagés auprès de lui par ces actes concrets quotidiens, à la recherche d'un vrai dialogue intime dans tous les moments du soin : nourrissage, bain, portage, change ou endormissement.

Sensibles et réceptifs à tout ce qui vient de lui, ses expressions, ses mouvements spontanés, ses émotions, sa recherche et sa perte de lien avec sa mère, les soignants lui répondent par des soins bienveillants et adaptés, où il sera accueilli et respecté comme sujet dans sa singularité.

Nous désignons une autre personne référente pour l'enfant, de toute vigilance auprès de lui, et nous évitons de multiplier les intervenants afin qu'il puisse se repérer, dans un lien qu'il peut percevoir différent de celui de sa mère. Tout ce qui le concerne, fondé sur les observations fines recueillies par les soignants et rassemblées dans son cahier de vie ainsi que sur les photos prises lors de son séjour, tracera un support pour son histoire personnelle qui l'accompagnera lors de son départ en pouponnière et chez ses parents adoptifs.

Du côté des soignants, la prise en charge est complexe et différenciée. Le rôle de chacun auprès de la mère comme auprès du bébé nécessite d'être

clairement défini. Tout au long de l'accompagnement, nous avons instauré des réunions régulières et des mini-rencontres entre le psychologue et les soignants ainsi que des transmissions supplémentaires et exceptionnelles pour accompagner la situation dans son évolution.

Les soignants ont à élaborer une attitude professionnelle adéquate vis-à-vis de la mère et du bébé, et notamment se différencier pour celui-ci d'une mère de substitution fantasmatique. Ce qui le protégera d'investissements successifs illusoirement voués à une rupture plus ou moins brutale.

Globalement, il s'agit de développer une attitude de retenue et de réserve par le repérage plus fin de ses propres projections. Il est également nécessaire d'accompagner l'équipe par un « travail de soutien » en direction des mouvements psychiques individuels de chacun, où s'expriment les résistances et les défenses liées à chaque histoire personnelle (visibles dans la plus ou moins grande adhésion au dispositif). Ainsi les intervenants peuvent agir ensemble afin que ce passage potentiellement désorganisateur pour tous puisse devenir un moment organisateur porteur d'une dynamique de vie.

Partager notre pratique grâce à l'écriture sensible de Claudine Schalck est déjà une expérience en soi, pour qui en fait la lecture, mais aussi une possibilité d'inspiration et de partage pour la créativité d'autres équipes. C'était son objectif et son désir.

Comme nous avons pu nous-mêmes nous inspirer d'autres travaux, ceux de la psychanalyse hongroise et de l'approche d'Emmi Pikler, pédiatre hongroise, avec la reconnaissance des ressources et du potentiel propres à chaque être humain, ainsi que les outils qu'il donne pour les préserver et les respecter.

De là est née la création d'un dispositif d'accueil spécifique qui permet d'évoluer avec la mère, le bébé et les soignants grâce à une équipe ouverte et profondément engagée.

Dans le meilleur des cas, pour la mère, ce passage préservera quelque chose de ses capacités maternelles.

Pour le bébé, la sollicitude et l'attention vivante des soignants écartent de lui le vide d'attente et lui permettent de se sentir digne d'accueil et d'intérêt.

Pour les soignants, ce cadre leur permet de ne pas se désorganiser et leur donne l'orientation de l'accompagnement, tout en laissant de la place pour l'inventivité personnelle.

Claudine Schalck a fait profondément sienne la cohérence de ce dispositif. Au-delà de ses intuitions cliniques, elle a pu s'appuyer librement sur les moyens qu'il propose, afin qu'une histoire de vie arrive autrement.

Julianna Vamos, psychologue, psychanalyste
Maternité des Bluets, Paris

Afin de préserver l'anonymat des personnes, les noms, dates et éléments de la réalité ont été modifiés, hormis mon identité, pour une reconstruction clinique cohérente et le respect du cadre légal.

Jeudi 29 avril

Je descends les escaliers d'un immeuble cossu. Je viens du septième étage, les pieds rebondissant dans un épais tapis moelleux et rouge, la main sur une belle rampe de bois en colimaçon, presque neuve d'après son vernis étincelant.

Le moelleux et le cossu s'arrêtent au septième, après l'ascenseur qui ne monte qu'au sixième, là où il n'y a plus que des chambres de bonnes, mansardées, étriquées et laissées à vau-l'eau depuis des années, au-dessus de beaux appartements haussmanniens, aux moulures et aux volumes généreux, aux parquets silencieux, aux portes lisses avec ces plaques dorées qui portent des noms astiqués comme des sous neufs.

De toute façon, je prends toujours les escaliers, pour monter comme pour descendre, même si mes patientes habitent le plus souvent au dernier étage. J'ai opté pour un grand sac noir qui transporte tout mon matériel de consultation et qui m'équilibre de tout son poids dans le dos. Je reste droite, sans me

cambrer, ni me plier, veillant à me hisser ou à me descendre par l'effort musculaire des cuisses, finalement assez économique lorsqu'on garde une bonne posture.

J'en tire une certaine forme, à un âge qu'on dit de maturité. Sans le savoir, les missions professionnelles incluent quasiment un abonnement quotidien au Gymnase Club, pour qui veut bien se donner la peine d'en profiter.

Mon portable sonne. Dans la rue ou dans le métro, j'hésite à répondre. J'ai l'impression de devoir me défaire de mon équipement à chaque fois. Descendre mon sac du dos, ouvrir deux fermetures Éclair, extirper le téléphone de sa pochette et appuyer sur le bouton prévu, à temps, avant que la messagerie ne se déclenche ou que le signal ne passe plus.

– Allô !

– Bonjour, c'est Marianne. Je t'appelle parce que je voudrais te confier une jeune femme de 23 ans qui vient de découvrir qu'elle est enceinte de sept mois et demi et qui ne veut pas garder ce bébé. Est-ce que tu es d'accord pour t'en occuper ?

J'ai l'habitude des situations les plus imprévues qui arrivent sans crier gare dans la quiétude du quotidien. Ma profession ressemble à une météo complexe, sans cesse changeante où le ciel bleu, le beau temps lisse et plat, peuvent céder à toutes sortes de turpitudes célestes, voire aux pires orages en l'espace d'un instant, surtout en salle des naissances.

– Je t'en parlerai, au staff. Elle doit venir faire sa première échographie à 13 heures lundi prochain.

– J'essayerai de la rencontrer en même temps, avant son rendez-vous. Je l'accompagnerai si elle est d'accord.

– Elle s'appelle Judith Stelle.

Vendredi 30 avril

Au staff, la réunion médicale quotidienne, j'en apprends un peu plus. Il s'agit d'un déni de grossesse, comme on dit, une grossesse méconnue par une jeune femme qui a elle-même perdu sa mère dans un accident de la route alors qu'elle était encore bébé. Petite, elle a été placée. Son compagnon est décédé lui aussi d'un accident de la voie publique en septembre dernier. C'est le père du bébé qu'elle ne veut pas garder.

Parfois la vie, c'est comme la foudre. Elle s'abat où elle veut. Je vois les mines abasourdis et incrédules, les mouvements de tête réprobateurs devant tant d'obstination du sort à frapper au même endroit.

Lundi 3 mai

J'appelle Judith Stelle dès la fin du staff matinal. Une voix chaude me répond. Un timbre franc et agréable qui donne envie de continuer une conversation. Elle attendait mon appel. Nous pouvons nous rencontrer avant l'échographie de 13 heures, à l'accueil de la maternité.

Je ne la trouve pas comme prévu. Personne ne m'a demandée, me confirme Sophie, l'hôtesse d'accueil, que l'on pourrait confondre avec une marchande de fleurs derrière ce rideau de bouquets qui l'environnent et qu'elle consigne pour les nouvelles accouchées.

Je l'appelle grâce au numéro trouvé sur son dossier.

Une toute jeune femme se lève au fond de la salle d'attente vitrée, où se tiennent apparemment plusieurs conseils de famille autour de tout nouveau-nés. Nous nous faisons signe de la main avant de nous rejoindre, de nous saluer et de nous présenter l'une à l'autre.

Cheveux sombres, mi-longs, maintenus par de discrètes barrettes, quelques mèches aux boucles rebelles, un regard direct et chaleureux, une bouche gourmande avec des petites pommettes saillantes, des lignes du visage nettes et déterminées, un peu plus grande que moi, un petit ventre qu'on devine à peine sous son chemisier flottant gris et un pantalon crème.

Elle ressemble à sa voix, avenante et chaleureuse. Difficile de dire son âge exactement. La tenue sobre et son allure la vieillissent alors que son visage babille la fraîcheur de son âge. Elle est très pâle, couleur d'évanouissement. Nous nous serrons la main, échangeons nos noms, elle sourit timidement. Cependant sa main dans la mienne se serre avec affirmation.

Nous nous installons dans une cabine de consultation. Seules et au calme. Je me mets face à elle plutôt que derrière le bureau. Elle croise les jambes et garde les mains sur le sac qu'elle a posé sur ses cuisses. Le ventre devient invisible, derrière le paravent de ses jambes, son sac et ses bras entrelacés.

– Voilà, je suis sage-femme. Une partie de mon travail consiste à suivre les futures mères au domicile lorsqu'elles ont des soucis particuliers. Une autre partie de mon travail consiste à accompagner la grossesse, préparer l'accouchement et la naissance de façon personnelle et individuelle pour celles qui peuvent en avoir vraiment besoin. C'est votre cas, je crois.

M^{me} Brunel vous a parlé de moi, comme elle m'a parlé de vous et de votre situation. Vous avez besoin d'aide jusqu'à la fin de la grossesse. Pour vous préparer pour l'accouchement et l'arrivée de ce bébé. Et si vous voulez bien, je vous accompagne.

– Oui, ça ne peut que me faire du bien, dit-elle avec simplicité, acquiesçant de la tête tout en me regardant franchement de travers.

– Alors je vous propose de faire davantage connaissance. J'ai besoin de savoir ce qui vous arrive pour mieux prendre soin de vous... Mais auparavant, je voudrais vous expliquer ce que ça veut dire accompagner. Est-ce que vous voudriez bien me donner votre main ?

Elle me donne sa main, que je prends dans la mienne pour la maintenir fermement, et poser doucement celle qui me reste sur la poignée que nous formons toutes les deux.

– Voilà, c'est ça, accompagner. C'est une alliance entre vous et moi. Ce que vous vivez est difficile, très difficile. Vous pouvez compter sur moi et je compte sur vous pour m'accepter auprès de vous. Je vous accompagnerai autant que je peux dans tout ce que vous avez à traverser.

Elle est émue. Je suis touchée moi aussi. Ses yeux brillent et deviennent plus clairs, humides d'une émotion retenue. Je sens qu'elle accepte ma présence, que nous allons certainement pouvoir faire un bout de chemin ensemble, même si nous

nous connaissons encore très peu. Nous avons besoin d'ouvrir l'alliance le plus vite possible, le temps de la naissance est compté.

Toucher l'autre fait partie intégrante de mon métier et convoque un corps à corps soignant-soigné permanent en même temps qu'une vigilante attention à soi et à l'autre. Afin que les gestes ne deviennent pas purement opératoires et désaffectés, ou d'une proximité ordinaire, éventuellement difficile à supporter.

Je circonscris très rarement l'alliance de la prise en charge de façon aussi directe par le contact des mains. Dans l'immédiateté de la rencontre et de la présence réciproque, j'avais l'intuition que c'était possible et juste.

– Est-ce que vous voulez bien m'expliquer comment ce bébé est arrivé ?

– Je ne savais pas que j'étais enceinte. Je n'avais rien remarqué. J'ai pris beaucoup de poids, mais comme j'ai arrêté de fumer l'été dernier je ne me suis pas trop inquiétée. Il y a quinze jours j'étais dans ma baignoire. J'avais la main sur le ventre et je me suis rendu compte que ça bougeait... J'étais terrorisée... J'ai mis une semaine pour acheter un test de grossesse, puis encore une semaine pour aller consulter.

– Vous n'aviez pas de règles ?

– Non, je prenais la pilule parce que j'avais des règles trop douloureuses, m'explique-t-elle, laissant sous-entendre à la professionnelle un traitement évident, une

pilule microdosée à la progestérone qui gomme le flux menstruel.

– Vous avez une idée du début de la grossesse ?

– Ça doit être mi-septembre. Il est mort après, dit-elle avec des larmes qui affluent dès qu'elle évoque son compagnon... Après, je ne me suis rendu compte de rien... Au début je me suis rapprochée de sa famille. Ils m'avaient toujours bien accueillie. Puis je ne voulais plus voir personne, même pas les amis. Même pas les proches et ma meilleure amie... Je me suis enfermée chez moi, j'ai laissé tomber les études... On s'aimait trop... J'ai fermé les volets. Je vivais dans le noir. Toute la journée, tout le temps. J'ai coupé avec tout le monde.

Elle parle doucement, avec économie, en faisant des pauses, mais sans hésiter sur ce qu'elle cherche à dire, un peu comme si elle se parlait aussi à elle-même. Elle regarde le bout de ses mains qui tortillent des mouchoirs en papier, et se mouche par intermittence. Elle est congestionnée de larmes qui gonflent son nez, ses joues, sa respiration, et les petits mouchoirs, minuscules et ridicules pour absorber un flot salé pressant.

– Comment est-il décédé ?

– Happé par une voiture qui l'a renversé à toute allure. Il était en moto. On n'a jamais retrouvé le conducteur.

– Il vous manque toujours beaucoup ?

– Je lui parle et je lui écris tous les jours, dit-elle, en hochant la tête plusieurs fois. J'ai besoin d'écrire, j'aime écrire. Je lui ai aussi parlé du bébé.

– Vous parlez aussi au bébé ?

Elle ne répond pas, mais secoue lentement la tête.

– Et votre famille à vous ? On peut vous aider ?

– Ma mère est morte quand j'étais bébé. Mon père était incapable de s'occuper de moi. J'étais dans ma famille et ensuite en foyer.

Elle s'anime, elle prend un autre débit de ton et de voix, plus ouvert et plus expansif :

– Ma famille a essayé de s'occuper de moi, mais c'était difficile. J'ai été placée en foyer et en famille d'accueil. Je me suis bien entendue avec eux. C'est ma famille maintenant. Je m'y sens bien.

Elle pleure, elle se mouche plusieurs fois. Son nez semble avoir doublé de volume. Cramoisi par les larmes et la dureté des souvenirs, il se bouche et déforme les mots par une voix caverneuse, à la manière d'un gros rhume.

Le récit de tant de malheurs, de cette vie déchirée, sans cesse arrachée ou déplacée, contraste avec ce que je ressens, avec cette façon qu'elle a de soutenir l'échange, la présence et la relation. Quelque chose la porte, quelque chose qui lui a permis de continuer à grandir et à se construire.

– Qu'est-ce qui tient dans cette vie, qu'est-ce qui fait votre réconfort sur ce long chemin, si difficile ?

Elle se redresse et me regarde, étonnée et lumineuse.

– Papy Étienne, s'exclame-t-elle.

– Papy Étienne ?

– Oui, mon grand-père maternel. Il est trop vieux maintenant, mais il a toujours été là. Après sa mort, il est venu. Il m'a fait sortir de mon appartement, il m'a sortie de là. Après j'ai recommencé à vivre un petit peu. J'ai cherché du travail dans la restauration ou le commerce.

– Et votre grand-mère ?

– Mamy Joséphine, elle est morte il n'y a pas longtemps.

– Ils n'ont pas pu vous élever ?

– Ils étaient trop âgés. En plus, mon père faisait des histoires.

– Vous avez parlé à Papy Étienne de ce qui vous arrive ?

– Non, je ne veux pas lui dire. Je ne veux pas qu'il se fasse du souci pour moi une fois de plus. Il ne peut pas m'aider après tout ce qu'il a eu. Il a été très malade et Mamy Joséphine n'est plus là. Je ne peux pas lui faire ça, vraiment pas.

– Et votre famille d'accueil ?

– Je m'entends bien avec eux. Je n'ai pas de problèmes, mais nous n'avons pas vraiment de liens intimes.

Mon impression se confirme.

J'ai le sentiment qu'elle tient debout, qu'il y a un fil d'or solide qui tisse cette vie-là, malgré tout, rassemblant tout ce qui est éparé.

– Vous êtes fière de votre vie ?, lui dis-je, en suivant cette intuition.

– Oui, très fière, très, très fière, me dit-elle en insistant, avec un contentement visible. Je suis un cas social comme dirait le président Sarkozy, mais un cas social qui s'en est bien sorti.

– Un cas social ? M. Sarkozy n'est que le président des Français, pas le président des âmes. Ce que vous avez réussi à faire de votre vie vous appartient. Et vous avez le droit d'en être fière.

Je pourrai ajouter à son actif cette envie qu'elle donne à l'autre de communiquer et d'échanger avec elle. On a envie de l'aider. Ça ne trompe pas et ce n'est pas donné à tout le monde.

Cette ressource fait partie intégrante des dispositions de la personnalité et de l'âme. Elle est de celles qui permettent de s'en sortir puisqu'elle entretient le lien, celui par où l'aide viendra.

Elle préserve la capacité d'aimer.

J'ai pu maintes fois constater que ceux ou celles qui ne suscitent pas cette envie chez moi agissent de la même façon sur les autres et s'en sortent moins bien. Ils attisent le rejet, ils fomentent la mise à distance, ils lestent la relation et plombent l'aide qu'on essaye de leur apporter.

Lorsque je discerne ce sentiment en moi, je sais qu'aider rimera avec difficultés et je deviens particulièrement vigilante.

Lorsque la capacité d'aimer s'étirole ou s'ame- nuise, la maladie du lien n'est pas loin.

– Je peux vous demander comment va le bébé ?

– Il bouge énormément depuis la semaine dernière. Parfois j'ai mal en bas ou de côté, me dit-elle en désignant la symphyse pubienne et son flanc droit.

– Vous savez, reprend-elle, ç'aurait pu être la plus belle histoire du monde et c'est un cauchemar. L'année dernière j'étais enceinte. On était heureux. On voulait le garder. Je l'ai perdu.

– Et là, qu'est-ce que vous envisagez ?

– Je ne peux pas le garder. Comment je ferai pour m'occuper de cet enfant ? Pour l'élever ? Seule ? Sans moyens ? Je ne m'en sens pas capable. Je voulais une famille, proteste-t-elle douloureusement.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je veux qu'il aille bien. Je veux lui donner la vie et qu'il soit en bonne santé.

C'est l'heure du rendez-vous pour l'échographie. Je lui propose de l'accompagner. Elle accepte volontiers. Je sens que nous sommes déjà dans l'alliance.

Son terme est prévu pour mi-juin d'après l'estimation du début de grossesse qu'elle a donnée. Dans six semaines à peine. Elle se sait enceinte depuis quinze jours seulement. C'est comme si pour elle, en pleine conscience, la grossesse allait durer huit semaines seulement.

Elle est enceinte de quinze jours et on lui annonce l'imminence de la naissance.

Une grossesse de quinze jours, c'est le moment du retard de règles, de la suspicion ou de l'espoir, du doute ou de la certitude, de l'inquiétude ou de la

joie retenue. La naissance est si loin encore, nimbée d'incrédulités ou de promesses.

Mon Dieu quelle folie, toute une grossesse à rattraper en si peu de temps. Un enfant qui arrive si vite, sans le temps des questions, des interrogations ou des hésitations, du désir ou de l'acceptation, de l'attente, de la conscience des changements, de cette lente fermentation physique et psychique dont la plasticité à elle seule forme la première gangue de l'attachement et du sentiment maternel.

Aucune échographie ne pourra plus donner le terme exact. Seule celle du premier trimestre permet une précision à plus ou moins trois jours.

Le terme sera approximatif, à trois semaines près. Autant dire vague et tout à fait incertain.

J'explique à Judith ces données cliniques. La partie la plus précieuse de l'examen concernera avant tout la morphologie et le bien-être du bébé.

Élizabeth, médecin échographiste, l'attend déjà. Elle a pris sur son déjeuner pour faire cet examen supplémentaire, touchée par cette histoire qu'elle va dévoiler un peu plus avec la sonde à ultrasons.

Elle n'a pas le dossier. Je pars le chercher.

Il est maigre pour une grossesse à terme, presque flottant, allégé dans sa pochette crème trop grande, comme un vêtement qui n'est pas à la bonne taille. Pas d'antécédents ni de résultats d'examens ou de consultations, toutes ces données cliniques qui jalonnent peu à peu l'histoire d'une grossesse à la manière

d'une enveloppe qui grossit petit à petit, allant de la pellicule à l'écaille, de la membrane à la couche, jusqu'à peser un poids honorable et conséquent une fois le terme venu. D'ailleurs l'épaisseur et le poids d'un dossier racontent à eux seuls l'histoire d'une grossesse, compliquée ou simple, commode ou difficile, pénible ou confortable.

En dehors des coordonnées de Judith, d'un numéro administratif, de la première consultation faite vendredi au centre de planification où Judith a vérifié qu'elle était bien enceinte et de l'examen de Marianne, l'obstétricienne, il n'y a rien, rien qui vaille l'histoire d'une grossesse.

Lorsque je reviens, Judith est déjà allongée sur le lit d'échographie, le pantalon baissé jusqu'au pubis, la chemise relevée pour dégager son ventre, que je vois pour la première fois.

Elle a les mains enroulées dans son chemisier, sur sa poitrine. Le ventre a l'air souple, d'une taille qui correspond au terme, même s'il est peu visible lorsqu'elle est debout.

Élizabeth lui explique le déroulement et les principes de l'examen tout en la badigeonnant d'un gel transparent qui ne tache pas, lui dit-elle.

Judith ne veut pas voir les images, ni entendre les bruits du cœur. Elle ne veut pas savoir non plus si c'est un garçon ou une fille.

J'éteins l'écran qui lui fait face et qui est accroché au-dessus d'elle avec la familiarité d'une télévision

d'hôtel. Elizabeth enlève le son et tourne son propre écran, plus petit, de telle façon que Judith ne puisse plus rien voir, même en tournant sa tête.

Comme je suis face à elle, je peux voir une partie des images qui défilent sous les mouvements de la sonde qu'elle déplace avec agilité sur le ventre, avec un angle mort qui cache la scène, autant qu'à l'Opéra national Bastille, lorsque l'on a dégoté des mauvaises places qui vous nichent sur le côté. Le bébé bouge beaucoup, confirmant les appréciations de Judith.

L'examen se déroule dans une pénombre et un silence inhabituels qui augmentent l'intensité de l'instant. Juste quelques crépitements de l'appareil, des images muettes et la voix off d'Elizabeth qui commente au fur et à mesure ce qu'elle fait, les structures du bébé qu'elle examine. Je reconnais les contours d'images habituelles, avec cette familiarité entendue, née d'un temps où je pratiquais moi-même régulièrement ce genre d'exploration. Je vois l'image fugitive d'un sexe qui flotte sur l'écran et qui s'estompe rapidement. J'ai eu le temps de le reconnaître.

– Il va bien, déclare Elizabeth. La croissance est normale. L'anatomie, le placenta et le liquide aussi.

Elle a besoin de temps pour sillonner sur la morphologie du bébé, mesurer et prendre des clichés. Je remarque qu'elle passe et repasse sur les images du cœur. Apparemment, il y a quelque chose qui retient son attention et qu'elle n'arrive pas à résoudre.

– Je ne vois pas bien toutes les structures du cœur, dit-elle à Judith en lui demandant de se mettre d'un côté puis de l'autre pour bénéficier d'un angle de vision différent.

Elizabeth a une grande expérience de l'échographie. Je sais qu'elle a vu quelque chose qui l'inquiète.

Je proteste intérieurement contre le sort. Pas un coup de plus, c'est bien assez. Pourvu que le bébé n'ait rien et qu'il soit en parfaite santé, me dit mon propre écho, en reprenant le souhait que Judith m'a formulé tout à l'heure.

Judith ne remarque rien de cet examen qui se prolonge avec une assiduité soucieuse. Elle a mis ses mains sur le côté, le long de son ventre, comme si elle ne savait pas où les mettre. Elle finit par les poser à la base du sternum, effleurant le fond de l'utérus, avec un geste de retenue qui suggère l'envie de les mettre plus bas, d'accompagner le mouvement de la sonde sur ce volume saillant qui porte le bébé. Elle finit par les poser de part et d'autre sur les bords du ventre, au niveau de la taille.

– Vous avez vu mes vergetures, j'en ai depuis pas longtemps. Là, me dit-elle, en me montrant le haut des hanches et la pointe des fesses. Sur les seins il y en a une aussi.

J'ai beau regarder attentivement. Je ne vois que quelques modestes zébrures qui apparemment la gênent beaucoup.

– C'est très discret. Elles ne sont pas très importantes. Ça vous dérange ?

– Elles sont venues d'un coup le mois dernier. C'est vraiment moche. On ne peut rien faire ?

– C'est dû à la grossesse. Il faut énormément hydrater. On ne peut rien faire de plus. On peut aussi faire attention à ne pas prendre trop de poids, mais c'est sans garanties. On peut en avoir, même sans grossir beaucoup. À votre âge, c'est plus fréquent lorsqu'on prend du poids ou qu'on en perd rapidement.

– Oh, là, là. J'ai pris 20 kg. L'été dernier après l'arrêt de la cigarette j'ai commencé à grossir. Je n'ai pas arrêté de prendre du poids, régulièrement. Avant j'étais mince et sportive.

– Vous aimez le sport, vous faites quoi comme sport ?

– J'aime tous les sports, mais j'aime surtout la danse et puis la natation. On faisait beaucoup de sport ensemble, on adorait l'eau tous les deux. Il était encore plus sportif que moi. Très grand et plus mince aussi, si mince qu'il était presque maigre, m'explique-t-elle, regardant certainement d'autres images que celles de l'écran défiler dans ses pensées.

Je vois briller une fine alliance en or sur l'annulaire de sa main et j'effleure son doigt avec une question.

– Vous étiez mariée ?, lui dis-je de façon curieuse et indue alors qu'elle s'est présentée sous le nom de « M^{lle} Stelle ».

– Non, c'est l'alliance de Mamy Joséphine. C'est Papy Étienne qui me l'a donnée.

Nous discutons autour de son ventre abandonné à Élisabeth comme autour d'un café. Je la sens d'un coup plus détendue, paisible avec les sujets que nous abordons et qui pourtant concernent son bébé.

– À quoi dois-je faire attention dans l'alimentation ?

– L'alcool est complètement déconseillé. On dit « Alcool zéro pendant la grossesse ».

– Je n'en bois pas sauf peut-être juste un verre à Noël dernier avec Papy.

– Ce n'est sûrement pas grave. On sait que l'alcool touche particulièrement le système nerveux et qu'il peut provoquer des malformations. C'est pour ça qu'on préfère l'interdire.

– Et la cigarette ?

– C'est déconseillé aussi. Mais vous n'avez pas fumé puisque vous avez arrêté avant d'être enceinte. Le bébé en a bien profité.

Nous avons le temps d'aborder les précautions d'usage pour la toxoplasmose, sachant qu'en attendant les résultats du premier bilan fait hier, on ne sait pas si elle est immunisée.

Je lui explique grossièrement comment s'attrape cette maladie parasitaire dont le chat sert de vecteur essentiel. Elle est quasiment bénigne chez l'adulte, mais redoutable chez le fœtus.

– Des chats, mais j'ai toujours eu des chats, s'exclame-t-elle. J'adore les chats et j'en ai deux chez moi. Ils me

font beaucoup de bien. Ils sentent quand je vais mal, ils se collent à moi et me réconfortent.

Des précautions, des recommandations, des conseils si tardifs, presque périmés, que l'on donne habituellement aux futures mères pour une grossesse à l'état embryonnaire, où elles veillent l'enfant à venir alors qu'il ne leur est pas encore perceptible corporellement.

La conscience y accueille un autre, un autre que soi, encore silencieux et muet, mêlé aux propres chairs, indétectable par lui-même, débusqué par des examens sophistiqués, des signes symptomatiques de grossesse ou des signes symptomatiques de l'inconscient, spécialiste de la vie des profondeurs, d'une réalité qui échappe à la conscience, à qui on ne cache rien, mais qui n'est pas forcément entendu pour autant.

Ce bébé-là s'est faufilé dans le corps, immergé dans les plis de la chair, des émois, des sensations, des perceptions, des pensées, de la conscience, incongnito, sans qu'elle s'en rende compte, sans l'ombre d'un doute, jusqu'à cette brusque remontée, en geysier, au milieu de la baignoire, sous une main posée sur le ventre.

Une limite permet de penser ce qu'il y a au-delà de la limite. Je joins cette vieille, judicieuse et indémodable pensée aux recommandations données à Judith. Des lignes de conduite, à respecter, à suivre en faisant le tour, à prendre par les bords, pour

éveiller la conscience et l'imagination à cet au-delà, venu subrepticement se glisser dans sa vie, le bébé.

Judith tient résolument sa tête loin de l'écran, avec cette volonté farouche de laisser ce bébé invisible.

Elle me rappelle certaines de nos patientes africaines, qui ferment les yeux et semblent s'endormir dès le début de l'examen pour garder le bébé caché, au vu et au su de tous, surtout du mauvais génie, d'un djinn ou d'un esprit malfaisant qui viendraient lui porter malheur, le pêcher ou l'attraper par l'hampeçon des images jetées en pâte, ce bout de révélation de son existence.

– Je suis désolée, nous coupe Élizabéth, mais il faudrait que je puisse écouter les battements du cœur pour avoir des informations sur son fonctionnement. Je peux masquer les bruits du cœur avec d'autres, pour que vous ne les entendiez presque pas.

À mon grand étonnement, après une brève hésitation, Judith déclare que ce n'est pas grave si elle entend les bruits du cœur. Elle s'immobilise, attentive.

Après quelques minutes, elle demande à Élizabéth d'ôter le bruitage de fond afin qu'elle perçoive vraiment la sonorité cardiaque du bébé. Sous le sabot de la sonde monte une chevauchée fantastique, les pas d'un cheval au galop, typique de l'allure du cœur fœtal ou du nouveau-né.

– Tout va bien même si je n'ai pas pu tout voir. Il faudra certainement refaire l'examen pour l'affiner, déclare Élisabeth.

L'échographie se termine. Nous allons nous quitter. L'évaluation clinique et physiologique de la grossesse demande d'autres examens : une nouvelle échographie, un bilan sanguin complémentaire, un suivi de consultations cliniques et un rendez-vous avec l'anesthésiste pour prévoir une éventuelle péridurale au moment du travail si Judith le souhaite. Sans compter toute la préparation à la naissance.

Je me suis entendue avec Marianne et Frédérique pour une consultation d'obstétrique avec l'une et une consultation d'anesthésie avec l'autre, lundi prochain. Elles se rendront disponibles.

– Voici mes coordonnées, Judith, dis-je en dictant les chiffres de mon numéro de téléphone.

Elle sort son portable pour les consigner. Sur l'écran de veille, un jeune homme mince, brun, aux yeux sombres et au teint mat sourit ardemment, de trois quarts.

– C'est lui ?

– Oui, dit-elle avec un sourire, les larmes aux yeux en me tendant l'écran.

– Comment s'appelle-t-il ? Question que je lui pose, pensant à ce « il » qu'elle n'a pas nommé durant le temps de nos échanges, un nom incandescent qui la brûle et la consume dès qu'elle le convoque.

– Thomas, il s'appelle Thomas.

Un silence passe. Elle range son portable et ravale ses larmes.

– Judith, et vous, votre nom ? Comment dit-on : Ju-dith ou You-dith ? Une question qui me vient naturellement sous l'influence de mes racines alsaciennes et de leurs consonances germaniques.

– C'est You-dith, c'est d'origine juive. C'est ma mère qui a choisi ce prénom. On ne sait pas d'où elle l'a sorti. Il n'y a pas de juifs dans ma famille, ni du côté de ma mère, ni chez mon père.

Dans la poignée que je serre pour nous quitter, le toucher est ferme et assuré. Plus que de partir, le rituel de politesse m'invite à être là, un consentement qu'elle me donne de la main à la main.

Je sais enfin ce qui turlupine Élisabeth, l'échographe. Elle a vu une tache dense, épaisse, hyperéchogène et suspecte sur la valvule tricuspide (cardiaque). Elle se demande si c'est une calcification, un kyste, un artefact, rien du tout ou pire ? L'examen de contrôle est incontournable.

Je renouvelle un vœu silencieux. Qu'il ne s'agisse que d'un flocon de brume au fond de l'œil d'Élisabeth ou de l'écran de l'échographe. Que le cœur du bébé soit intact et indemne.

– J'ai cru voir le sexe du bébé, tu l'as bien vu toi ?

– C'est une petite fille.